

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review
Band: 6 (1898)
Heft: 22

Artikel: L'avenir du protestantisme en Allemagne
Autor: Hoffet, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'AVENIR DU PROTESTANTISME EN ALLEMAGNE

Réponse à M. GEORGES GOYAU.

L'an passé, à la belle fête de la Ligue Evangélique à Créfeld, M. le professeur Nippold, encore tout rempli des émotions œcuméniques qu'il avait ressenties au Congrès ancien-catholique de Vienne, et de celles qui venaient de se renouveler dans la métropole industrielle de la Prusse rhénane, me demanda si je ne voulais pas le remplacer pour un travail que lui avait demandé M. le professeur Michaud, de Berne. Il s'agissait d'examiner la valeur des articles si sévères et si injustes publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, par M. Georges Goyau, sur le protestantisme en Allemagne. Si je ne refusai pas de prime abord au savant éminent l'offre qu'il me faisait de me charger d'une pareille tâche, c'est que je dois avouer à ma honte que je n'avais pas lu les articles en question et que je pensais qu'il s'agissait simplement d'un de ces nombreux travaux que publient souvent les revues françaises et dans lesquelles un style brillant et les saillies de la pensée doivent remplacer l'érudition profonde et l'observation consciencieuse qui font la force des ouvrages allemands. Je faisais erreur cependant. Lorsqu'à mon retour à Strasbourg je me procurai le volume dans lequel M. Goyau a réuni et muni de notes les quelques études qu'il a fait paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*¹⁾, je fus bien détrompé. J'y trouvai un travail solide, de longue haleine, basé sur une richesse de matériaux inaccou-

¹⁾ *L'Allemagne religieuse, le Protestantisme*. Paris, Perrin, 1898.

tumée et prouvant que M. Goyau était un des rares Français qui ont cherché à s'initier aux éléments si complexes dont se compose le protestantisme allemand. Si j'osai alors quand même donner suite à la promesse que j'avais faite à M. le prof. Nippold, c'est que, pour deux raisons spéciales, j'étais peut-être à même d'opposer quelques réflexions aux études de M. Goyau. Enfant d'Alsace et fils de l'un de ces nombreux presbytères dans lesquels le protestantisme allemand s'est perpétué et est resté intact pendant les deux siècles de la domination française, je pensais être assez Allemand pour comprendre l'Allemagne et pourtant pas trop pour risquer de porter des jugements que dicterait ce sentiment de nationalité outrée que l'on rencontre aujourd'hui aux bords de la Sprée comme sur ceux de la Seine. D'autre part, ma qualité de rédacteur d'un journal politico-religieux m'encourageait à traiter un sujet qui me semblait ne pouvoir être compris quand on le sort de son cadre naturel, celui de l'histoire contemporaine de l'empire d'Allemagne, pour ne le contempler qu'à travers les lunettes du théologien. C'est donc au double titre d'Alsacien et de journaliste que je prends la plume, et c'est à ces deux qualités que l'on voudra bien attribuer les imperfections du travail qui va suivre.

Si jamais il y a eu un écrivain difficile à critiquer, c'est bien M. Goyau. On ne sait vraiment par quel côté l'attaquer, tant il est habile. Et pourtant l'on sent dès la première ligne de ses études que l'on a affaire à un homme qui a vu sans voir et qui porte des jugements sévères sur des choses qu'il connaît sans les connaître. Suivre pas à pas M. Goyau dans ses développements pour les réfuter, serait un travail de cyclope, qui dépasserait non seulement mes forces, mais avant tout l'espace que met à notre disposition la *Revue internationale de Théologie*. Traiter à part chacune de ses différentes études : la carte religieuse de l'Allemagne ; l'évolution du protestantisme contemporain dans les doctrines et dans les faits ; le protestantisme et le mouvement social ; la vie protestante dans les Eglises et dans les sectes, nous semble tout aussi déplacé ; car non seulement M. Goyau se répète en maintes occasions par le fait même qu'il n'a pas voulu écrire un livre, mais encore les divisions que nous venons d'énoncer comportent une faute primordiale et contribuent par elles-mêmes

à faire faire fausse route à l'auteur. Nous suivrons donc un tout autre chemin, et pour répondre à M. Goyau, nous chercherons à exposer, sans suivre son plan, l'état actuel du protestantisme en Allemagne, sauf à insister, lorsque nous le trouverons nécessaire, sur les erreurs commises par le critique français.

I. Pour se rendre compte de l'état actuel du protestantisme en Allemagne, il est nécessaire de rappeler au moins en peu de mots le développement de celui-ci. C'est, du reste, un point que M. Goyau touche aussi, mais qu'il ne nous semble pas avoir entièrement compris. Car, ne l'oublions pas, M. Goyau est catholique-romain et admirateur de l'universalité et de la puissance de l'Eglise de Rome; il est ensuite Français et citoyen d'un pays qui, depuis des siècles déjà, offre au monde l'exemple d'une nation absolument homogène, jouissant d'institutions et de mœurs identiques pour tout le territoire; enfin, il est un adversaire de Luther, dont il n'a pas su comprendre la grande figure: trois choses qui lui rendent très difficile, sinon impossible, l'intelligence des éléments si variés et si multiples du protestantisme allemand.

Quoique Luther n'ait pas été le seul à faire la réformation du XVI^e siècle, il n'en restera pas moins pour tous les temps la personnalité la plus marquante et celle qui a su réunir en un brillant faisceau les forces religieuses, intellectuelles et morales de sa nation. Luther n'a pas été uniquement un chrétien d'élite, un théologien de grande allure, un homme d'Eglise puissant, il a encore été un patriote allemand qui réunissait en lui tous les caractères saillants de la race germanique. Il a su, comme peu d'autres réformateurs, comprendre les aspirations de son peuple; et l'histoire chevaleresque et providentielle de ses premières années d'activité réformatrice, venant s'ajouter au travail de son esprit, en a fait l'un des héros de la nation, que le catholique même ne peut pas effacer de la liste de ses grands hommes. C'est là ce qui explique en partie les progrès si rapides et l'intensité irrésistible de la Réforme en Allemagne. Quelques jours suffirent pour que l'œuvre commencée par l'affichage des thèses fût connue dans les derniers recoins du vaste empire. Mais Luther n'a pas terminé la Réforme. Il n'en a été que le pro-

moteur. Il a brisé d'un coup de massue le joug de Rome, il a donné à la Réforme le principe de la justification par la foi, il a été le premier littérateur, le premier poète, le premier pasteur de l'Eglise protestante allemande; mais il a légué à son ami Mélanchton et à ses nombreux épigones le soin de continuer son œuvre et de la terminer, si jamais elle pouvait l'être. C'est à deux points de vue surtout que Luther a laissé une lacune énorme dans son œuvre, lacune qui n'existe pas au même degré dans l'œuvre de Calvin. Le réformateur allemand n'a pas su trouver les formules pour y enfermer sa foi religieuse exubérante; Luther n'a pas écrit de confession de sa propre main; celle d'Augsbourg est l'ouvrage de son ami. Le professeur de Wittemberg n'a pas non plus donné de constitution à son Eglise; il a pris les rênes ecclésiastiques de la main de Rome, qui ne lui paraissait pas digne de les garder, et il les a remises dans celle de son prince, en qui il avait toute confiance. Il créa ainsi, sans bien s'en rendre compte, un précédent pour tous les autres Etats allemands et jeta les bases sur lesquelles reposent les Eglises nationales, «Landeskirchen», de l'Allemagne. Après la mort de Luther, le protestantisme allemand a passé des temps bien durs, et l'on peut presque dire que ce n'est qu'aujourd'hui qu'il recommence à sentir sa force et à connaître sa grande tâche, n'en déplaise à M. Goyau et aux ultramontains qui le voient déjà mourir à petit feu.

C'est tant au point de vue politique qu'au point de vue religieux que le peuple protestant d'Allemagne a traversé crise sur crise pendant les quatre derniers siècles.

A peine la réforme a-t-elle pris pied en Allemagne que les guerres religieuses commencent. Celles qui se terminent par la paix religieuse d'Augsbourg seraient encore de moindre importance. Mais c'est la guerre de Trente ans que nous ne devons jamais oublier, si nous voulons comprendre l'Allemagne. Peu de nations ont été décimées et désorganisées comme elle par cette guerre à la fois civile, religieuse et nationale. Avant la guerre de Trente ans, l'Allemagne est un pays riche, dont les villes, avec leurs constitutions si parfaites et indépendantes, et leur bourgeoisie si travailleuse et si rangée, jouissaient d'un commerce florissant. Après la guerre, la population de l'Allemagne est réduite à un tiers, les campagnes sont dévastées,

l'étranger s'est emparé de nombreuses provinces et ce qui est peut-être beaucoup plus grave, la constitution de l'Empire même a subi un tel choc qu'à l'avenir il n'existera plus que de nom pour disparaître complètement sous l'impitoyable main de Napoléon I^{er}. A la place d'un grand empire, il y a maintenant une série de petites nations de même race, de même langue, mais séparées entre elles tant par la religion et par les lois que par des cordons douaniers qui feront naître un particularisme plus que provincial. Une seule de ces nations semble avoir conservé le souvenir du grand Empire d'autrefois : c'est la Prusse protestante, ayant à sa tête l'énergique famille princière des Hohenzollern. Cette race forte qui avait su défricher les terres incultes de l'Allemagne du nord-est pour y fonder l'une des plus grandes capitales du monde, cette race qui seule sut résister à Napoléon, prend en main la direction des destinées de l'Allemagne. Tour à tour gouvernée par de grands capitaines ou par des rois bourgeois, mais bienveillants, par des princes amis de Voltaire, ou par des têtes couronnées prenant au sérieux la formule de la royauté « par la grâce de Dieu », c'est la Prusse qui refait l'empire d'Allemagne. C'est elle qui lui rend l'homogénéité qu'il avait perdue, l'organisation qui avait été détruite, la puissance dont il ne connaissait plus rien, l'aisance, voire même la richesse qu'il semblait mépriser, en un mot la grandeur basée sur l'union des forces naturelles de la race. Mais, rappelons-le-nous, il n'y a pas trente ans que l'on parle de nouveau d'une Allemagne!

L'histoire religieuse du protestantisme allemand, après la mort de Luther, n'est pas moins tourmentée que son histoire politique. A peine Luther a-t-il fermé les yeux dans l'obscurité résidence des comtes de Mansfeld, dont il cherchait à calmer les différends, que déjà les disputes théologiques s'élèvent de toutes parts. Il s'agit de trouver la formule à donner à sa pensée. Mais cette pensée est si vaste, si complexe, si originale, si variable, que les théologiens se perdent en vains efforts pour la fixer, et cela d'autant plus que la pensée des autres réformateurs, qui, elle aussi, possède une vitalité indomptable, veut avoir ses droits dans les chartes des Eglises. C'est un bien triste spectacle que cette lutte des théologiens forgeant les confessions, faisant l'exégèse de celles qui existent déjà et s'appuyant sur des textes bibliques auxquels ils donnent un

sens que l'auteur n'a pas pensé y mettre. Continué jusqu'à nos jours, la lutte s'apaise presque jusqu'au calme plat pendant le XVIII^e siècle, renaît sous une nouvelle forme, plutôt religieuse et ecclésiastique que dogmatique, au commencement du XIX^e, et semble enfin vouloir aujourd'hui céder le pas à une conception plus large et plus juste du christianisme et de l'œuvre grandiose des réformateurs.

C'est le XVIII^e siècle surtout qui nous montre le protestantisme allemand à son niveau le plus bas. Le souffle malsain du déisme anglais et du voltairianisme français a ébranlé ses fondements : c'est le rationalisme, cette forme si pâle de la foi religieuse, qui va régner. La religion devient une morale et l'Eglise presque un Temple de la Raison. Le pasteur parle beaucoup de la vertu et très peu du péché, et l'on va jusqu'à faire au Christ l'honneur de le placer à côté des sages de l'antiquité. La grande période littéraire allemande qui va commencer maintenant ne sera pas faite pour contrebalancer le rationalisme ou pour tirer la religion de sa stagnation momentanée. Il est vrai que nous trouvons à la tête des grands poètes un homme d'un christianisme fervent, Klopstock, et que dans la suite nous y rencontrons encore bien d'autres chrétiens. Mais les Lessing, les Schiller et les Goethe sont pourtant plutôt des admirateurs de l'antiquité classique que des hommes qui ont contribué à montrer la grandeur de la pensée évangélique. Nous dirons même que la littérature allemande, au commencement du XIX^e siècle, a quelque peu émoussé l'intérêt du public pour l'œuvre de Luther en plaçant devant ses yeux un nouveau but à poursuivre : celui d'une renaissance des lettres et des arts.

Et pourtant, malgré le vent glacial qui semblait devoir balayer la foi religieuse qu'avaient fait naître dans les cœurs les paroles de vie des promoteurs de la Réforme, il restait encore en Allemagne un bon levain. Pendant toute la durée des arides controverses théologiques, voire même à l'époque du rationalisme, les poètes religieux n'ont cessé de chanter dans ce langage si simple et si populaire du Kirchenlied allemand, et les hommes de foi tels qu'un Spener, un Francke, un Bengel, un Zinzendorf et tant d'autres piétistes, orthodoxes et rationalistes de tête, mais non de cœur, ont prêché d'exemple, tant par leurs œuvres de charité que par leurs paroles de vie.

Au commencement de notre siècle enfin, un nouveau mouvement s'annonce. Schleiermacher a rendu le public lettré et savant attentif à cette vérité que la religion est une affaire de cœur et non uniquement d'intelligence, et en même temps la philosophie d'un Hegel pousse les théologiens à approfondir l'étude des dogmes mêmes, que l'on avait presque oubliée en ne faisant que de la morale et de la controverse. En étudiant le dogme, on en arrive à étudier son histoire, c'est-à-dire l'histoire du christianisme, et sans s'en apercevoir la science théologique protestante évolue vers cette critique historique et religieuse qu'avait déjà ébauchée Luther. En même temps, l'intérêt croissant que provoquent les recherches philologiques et linguistiques pousse les savants à l'étude approfondie des textes et modifie ainsi peu à peu le dogme de l'inspiration verbale. On le remplace par une saine appréciation littéraire des différents livres saints et par la connaissance exacte que l'on cherche à se faire du caractère particulier de leurs auteurs. Cette critique littéraire de la Bible, la théologie biblique qui en découle, l'étude critique et historique des faits, enfin l'histoire ecclésiastique devenue une histoire des dogmes, telles sont les bases qui permettront de reprendre le grand travail dogmatique presque mort après l'élan qu'il avait pris au XVI^e siècle.

Le milieu et la fin du XIX^e siècle nous montrent les progrès toujours croissants de cette nouvelle et pourtant antique conception religieuse, qui consiste à trouver une synthèse entre les faits de l'histoire, les affirmations de la révélation, les besoins du cœur et les droits de la raison. Toute l'histoire moderne du protestantisme allemand est là : il s'agit de faire revivre l'ancienne foi, de renouveler les anciennes méthodes scientifiques, de briser les vieilles formes ecclésiastiques pour les remplacer par de nouvelles, bref de redonner une pensée unique à ce protestantisme qui semble se désagréger en d'imperceptibles atomes. Les éléments les plus divers prendront part à la lutte qui s'engage entre le passé et l'avenir. Tour à tour, ce sera la secte avec son intensité religieuse et sa culture si médiocre, qui renforcera les adversaires d'une méthode scientifique ; ce sera un ritualisme excessif qui cherchera un appui auprès des autorités temporelles pour étouffer les aspirations plus libres de la conscience ; ce sera le pouvoir royal

et princier qui, usant du droit que lui a légué Luther, viendra s'interposer entre les combattants ou viendra lui-même faire le réformateur ecclésiastique; ce seront les tendances révolutionnaires ou constitutionnelles du siècle qui empiéteront, elles aussi, sur le domaine religieux; enfin, les besoins nouveaux qui s'imposeront à la charité chrétienne, feront lever une nuée d'âmes actives et ferventes, qui mêleront leur voix désintéressée, mais trop souvent passionnée, au tumulte des combattants.

La dernière période du mouvement religieux que nous venons d'esquisser ne peut cependant être comprise qu'en la plaçant dans son grand cadre, qui n'est autre que l'empire actuel d'Allemagne, empire à gouvernement protestant qu'avait autrefois rêvé un Luther. C'est là un point essentiel qu'oublie M. Goyau. On ne peut analyser tout ce qui se passe aujourd'hui en Allemagne, si l'on ne tient compte du mouvement d'unification qui s'y fait sentir, si l'on ne prend en considération le prodigieux développement économique et industriel qui est le résultat le plus palpable de la réorganisation de l'empire. Ce que la guerre de Trente ans a détruit est en train de se refaire. Les barrières artificielles qui se sont élevées entre les différentes provinces de l'Allemagne après cette terrible catastrophe disparaissent et l'on peut voir le pouvoir central renaître des cendres que lui avaient préparées les désastres du XVII^e siècle et de l'ère de Napoléon. Tout cela a modifié complètement la nature du protestantisme allemand. Il s'est vu placé devant de nouvelles tâches, dans des conditions absolument différentes de celles avec lesquelles il avait à compter autrefois. Jadis les protestants du Wurtemberg, de la Saxe, de la Prusse, se considéraient comme frères: ils lisaient la même Bible, ils chantaient les mêmes cantiques, ils correspondaient entre eux par le moyen de la littérature religieuse, leurs pasteurs apprenaient à se connaître et à s'apprécier dans les universités et par les travaux savants, on faisait même des échanges: telle personnalité marquante du sud devenait prédicateur de la cour dans le nord, tel savant de la Prusse était appelé à une université du sud ou du centre de l'Allemagne, mais chaque groupe travaillait pour soi et exclusivement pour soi, le sentiment de solidarité n'existant pas. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Un sentiment de communauté d'intérêts et de travail, a

réuni les différents éléments du protestantisme, et c'est le relèvement du protestantisme allemand comme tel que l'on considère comme sa tâche première. Ceci, M. Goyau ne l'a pas compris, malgré ses nombreux voyages en Allemagne. Pour lui, tout est combat inutile, tout est déchirement funeste, il ne sent pas que le bruit qui l'entoure n'est qu'un signe de vitalité et que le choc des forces vives qui, séparées naguère, vont se réunir pour travailler en commun. Il cherche en vain le silence mystique des grandes cathédrales de sa patrie; son âme française et romaine à la fois ne peut se faire aux voix discordantes du prétoire théologique allemand.

II. La première partie du tableau décevant que M. Goyau nous trace est une statistique de la piété, dressée avec beaucoup de soin, les chiffres à la main. Nous ne pouvons pas le suivre dans l'appréciation qu'il nous donne de l'intensité religieuse des différentes parties de l'empire. Cela nous mènerait trop loin. Bornons-nous à quelques remarques.

Dans son jugement sur la piété des campagnes, M. Goyau oublie que, s'il est juste de dire: tel pasteur, tel villageois, il faut cependant tenir compte des conditions topographiques et économiques de la contrée. Si, pour citer un exemple, la piété est plus grande dans le Wurtemberg que dans l'Allemagne du nord, on en trouvera la raison bien simple dans ce fait que les villages agrestes de la Souabe étaient plus aptes à garder les enseignements des nombreux hommes de Dieu qui y ont travaillé, que les populations disséminées et réduites presque au servage des plaines du nord avec leur aristocratie et leur manque de centres intellectuels.

M. Goyau nous rend avec raison attentif aux fluctuations de la population allemande, aux tendances que l'on a à aller dans les villes; mais il oublie pourtant de dire dans quelle proportion les changements se sont faits et quel accroissement immense la population a subi. En 1872, on comptait en Allemagne quarante millions d'habitants, aujourd'hui il y en a cinquante-deux. Berlin avait alors six cent mille habitants, la ville approche aujourd'hui du deuxième million; à la même époque, il y avait en Allemagne huit villes dépassant le chiffre de cent mille, aujourd'hui il y en a trente. Quelle tâche immense ne représentent pas ces transformations si rapides! M. Goyau,

avec son scepticisme si autoritaire, s'exprime de la façon suivante sur le travail du protestantisme à Berlin : Entre le protestantisme officiel et la population ouvrière de Berlin un fossé est creusé, « trop tard, la place est prise ». Cette parole montre combien peu M. Goyau a su se pénétrer des difficultés qui sont nées pour le protestantisme des transformations économiques de l'Allemagne. Comment veut-on, en trente ans, organiser et évangéliser des masses aussi considérables de personnes qui étaient peut-être déjà séparées de leur Eglise avant de quitter pour la métropole la campagne ou la petite ville qu'elles habitaient ? Une grande partie des causes de l'irréligiosité allemande dont parle M. Goyau est là. Nous parlerons plus loin de celle des classes cultivées ; arrêtons-nous encore un moment aux populations ouvrières auxquelles notre critique, du reste, consacre un article spécial.

L'une des particularités du puissant socialisme allemand est son caractère profondément antireligieux. Nous l'attribuons principalement à l'esprit de ses meneurs. Ceux-ci sont imbus d'idées subversives et ils ont su terroriser les masses. Une culture intellectuelle très superficielle, glanée par-ci par-là sans système et sans ordre, vient à leur aide et leur donne auprès du peuple une trompeuse auréole d'érudits. Il est possible que çà et là aussi un pastorat par trop épris du fonctionnarisme ait augmenté la scission entre le socialisme et l'Eglise. Mais toujours est-il que l'on a beaucoup exagéré l'irréligiosité que l'on attribue aux grandes masses ouvrières et leur antipathie pour l'Eglise. Il est un fait avéré que les masses ouvrières reviennent à leurs pasteurs, dès que l'occasion leur en est donnée. Le nombre des mariages civils a beaucoup diminué depuis la loi qui l'a réglé. Sauf dans les grands centres, tels que Berlin et Hambourg, le nombre des enfants non baptisés est insignifiant. Le peuple tient toujours encore à son Eglise et le protestantisme est une forme religieuse qui lui permet bien plus facilement de rester lié avec elle, tout en étant peut-être son adversaire politique, que ce n'est le cas pour le catholicisme romain. Une irréligiosité pareille à celle que l'on trouve, par exemple, en France ou en Italie, n'existe pas dans les masses populaires allemandes. Pour peu que l'Eglise fasse son devoir et que cette crise de création industrielle malsaine et exagérée ait fait place à une situation plus calme, le peuple ouvrier

retrouvera ses temples, pour lesquels il n'a pas d'antipathie naturelle. M. Goyau, dans son article sur le protestantisme et le mouvement social, érige des théories très savantes, émanant d'une part de ses sympathies pour le mouvement social au sein du catholicisme, d'autre part de l'étude spéciale qu'il a faite de la littérature sociale protestante. Il nous dit qu'en Allemagne il y a un antagonisme profond entre les autorités ecclésiastiques et les pasteurs sérieux au sujet de la question sociale. Ces derniers comprennent les besoins du temps et veulent aider le peuple, tandis que les premières qui, au commencement, avaient vu avec un certain plaisir l'intérêt porté aux nécessiteux, ont maintenant changé d'avis et sont devenues les adversaires déclarés de toute préoccupation de ce genre. M. Goyau donne une importance beaucoup trop grande aux discussions sociales qui occupent aujourd'hui un grand nombre de jeunes pasteurs allemands. A lire certains journaux, on dirait, en effet, qu'il y a complète incompatibilité d'humeur entre les grands industriels allemands, tels que M. Stumm, et l'Eglise protestante entière, et que nous allons voir sous peu une scission profonde se faire entre les partisans du capital et les ecclésiastiques amis de l'ouvrier. Et pourtant tout cela n'est que de nature bien passagère. Si les consistoires font de temps en temps entendre leurs voix paternelles comme l'a fait l'Oberkirchenrat prussien, ce n'est pas parce que dans ces sphères on ne comprend pas que l'Eglise doit aussi s'occuper des masses, mais bien parce que certains esprits bouillants oublient que saint Paul dit à Timothée que l'on ne doit pas s'embarrasser des affaires de la vie afin de plaire à Celui qui nous a enrôlés. Il est heureux pour le protestantisme qu'il ne soit pas poussé comme l'Eglise de Rome à se faire par intérêt politique le champion d'un socialisme plus ou moins chrétien. Les Eglises allemandes ont parfaitement bien compris les nouvelles tâches qui s'imposaient à elles en vue des changements qui se font dans la situation de leurs paroissiens. Mais elles ont agi très sagement en rendant leurs organes attentifs à ce fait que le protestantisme doit agir comme un levain religieux et non pas comme une puissance terrestre. Stöcker, Naumann, Göhre et tous les grands noms du mouvement social protestant ont certainement rendu le protestantisme attentif à bien des fautes qu'il a commises. Mais M. Goyau

fait évidemment fausse route en croyant que le protestantisme dans son ensemble a tort de ne pas les suivre aveuglément. Il reconnaît parfaitement leur valeur, mais il ne veut pas entrer dans leurs écarts. Pour conclure, nous répéterons que les grandes masses de la population se sont ressenties dans leur piété des transformations économiques et politiques de l'Allemagne, mais que, d'autre part, le protestantisme a compris qu'il s'agissait d'un travail tout nouveau à faire, et qu'il s'y est mis avec courage et circonspection.

III. Si nous passons maintenant aux classes plus élevées de la population, aux bourgeois, aux fonctionnaires si nombreux en Allemagne, aux lettrés de toute sorte, aux médecins, aux militaires, nous sommes obligés de constater qu'ici la piété laisse fortement à désirer et qu'elle est en baisse. D'où cela vient-il? Laissant de côté les tendances générales du siècle, nous dirons que l'incrédulité du siècle passé, si forte, en France surtout, a peu à peu gagné la science allemande, et que des chaires universitaires elle est descendue dans les écoles, dans la littérature et dans la presse. C'est une libre pensée d'un genre particulier, moins radicale que la libre pensée française, mais peut-être plus instruite et moins accessible que celle-ci à un revirement d'opinion. Ici nous reconnâtrons aussi la conséquence directe d'une orthodoxie tyrannique, qui ne permet pas la moindre approche à des idées nouvelles. L'incrédulité a fait des progrès énormes dans la société moyenne allemande. Les sphères aristocratiques ont peut-être été moins contaminées par le fait qu'elles ont toujours montré moins d'intérêt pour les questions savantes. L'aristocratie noble est même restée en partie une forteresse du confessionnalisme et de la foi biblique. Cependant, c'est du côté des classes moyennes qu'est l'avenir de l'Allemagne. C'est là que réside la force du pays, et c'est ici qu'il faut se demander si le protestantisme arrivera à reconquérir le terrain perdu. Nous répondrons avec une certaine assurance : oui. Nous ne diviserons pas l'Allemagne, comme le fait M. Goyau, en trois camps : celui du protestantisme, celui du catholicisme et celui de la libre pensée ; mais nous dirons que les évolutions qu'a traversées le protestantisme, que ses tendances actuelles sont telles qu'il est tout à fait à même de devenir pour la

société que nous venons de mentionner, la religion dont elle a besoin. Quand le protestantisme de la science théologique moderne, doublé d'une foi éclairée, mais fervente, aura quitté les chaires universitaires et les livres des savants pour pénétrer dans les masses du monde lettré et de là dans les écoles de la jeunesse, dans la littérature et dans la presse, les classes moyennes allemandes retrouveront la vivacité religieuse qui leur fait momentanément défaut. Car ce qu'on leur donnait jusqu'à présent et ce qui les a éloignées de l'Eglise, c'était, d'une part, une orthodoxie sèche et dogmatisante, de l'autre, un rationalisme sans élan et sans vie. Ce qu'on leur offre maintenant est bien autre chose : c'est une religion basée sur la recherche sérieuse de la vérité et vivifiée par un esprit de foi. M. Goyau semble vouloir exprimer cette pensée que le protestantisme passera à la libre pensée pour faire place au catholicisme romain. Nous dirons que le protestantisme est en train de vaincre la libre pensée et de forcer le catholicisme romain à venir à lui pour lui demander sa science et son esprit de vérité.

IV. Ceci nous mène à parler, en quelques mots seulement, du caractère spécial des luttes actuelles, auxquelles M. Goyau consacre un long et savant article. Nous avons déjà dit que la théologie protestante est en ce moment occupée à faire la synthèse entre les résultats de ses recherches scientifiques et les besoins de la foi, et nous avons indiqué comme quoi ce siècle a été pour elle un siècle de lutte. Cette lutte n'étant pas terminée, M. Goyau s'y égare. Dans ses articles, il nous montre les « croyants » et les « incroyants » aux prises les uns avec les autres. D'un côté, la science dans les universités ; de l'autre, la foi orthodoxe ou biblique dans les consistoires des Eglises officielles ; et, entre ces deux extrêmes, les pauvres étudiants et ecclésiastiques troublés dans leur conscience et obligés de prêcher ce qu'ils ne croient pas. Il nous trace alors un portrait piquant d'Albert Ritschl, le grand théologien du juste milieu, qui cherche par des tournures habiles à concilier l'Eglise et la Science. Tout cela est juste, si on ne généralise pas et si l'on ne donne pas une importance exagérée, comme le fait M. Goyau, à certains « faits », auxquels il consacre de nouveau un article étendu. Que l'on

veuille bien le remarquer : l'immense travail scientifique qu'a fait la théologie allemande ne peut pas d'un jour à l'autre opérer une réforme comme l'a fait autrefois la parole de Luther en brisant la tyrannie romaine. Un travail de ce genre demande des années et des vies entières ; ce n'est qu'après des siècles que l'on pourra l'apprécier. S'il y a actuellement, en Allemagne, conflit sur bien des points, il ne faut pas oublier que ces conflits ne sont le plus souvent que la conséquence naturelle de l'éducation théologique différente reçue par les combattants. Tel consistoire est composé de vénérables pasteurs d'un âge avancé, qui ont étudié autrefois chez les représentants du confessionnalisme renaissant du commencement du siècle ; les pasteurs qui relèvent de cette autorité ecclésiastique sont peut-être des élèves d'une université à vues plus que larges ; et l'on ne se comprend pas. Tel jeune professeur ayant encore peu d'expérience de la vie ecclésiastique s'échauffe pour une idée juste peut-être, mais qu'il faudrait exposer avec tact et réserve, et voilà ses élèves qui se font un plaisir d'accuser d'ignorance un représentant de l'Eglise qui est dans l'impossibilité matérielle de comprendre la jeunesse, parce qu'il n'a pu faire les mêmes recherches que celle-ci. Ce qui fait grand tort à la paix ecclésiastique, c'est certainement la manière dont se font les études et surtout les examens théologiques en Allemagne. Tandis que dans certaines contrées, comme en Alsace, les études sont très complètes et demandent quatre années et deux examens, dont le premier se passe devant la Faculté et le second devant une commission mixte de professeurs et d'ecclésiastiques, dans d'autres parties de l'Allemagne on se contente de trois années et d'un examen devant les délégués des consistoires. Si l'on considère que le choix des cours à suivre est presque entièrement libre et que les membres des consistoires sont souvent des ecclésiastiques peu au courant des questions théologiques du moment, on en conclura que beaucoup de jeunes candidats entrent dans le ministère avec un bagage scientifique bien léger. Ce sont ces derniers, qui le plus souvent ont passé leur temps à faire de la dogmatique pour satisfaire leurs examinateurs, qui seront plus tard les plus acharnés défenseurs des vieilles écoles et qui feront naître les malentendus. Il se passera encore du temps jusqu'à ce que tout cela soit réglé. Mais

quand il y aura un jour une plus grande uniformité dans l'éducation théologique de la jeunesse, quand de nouvelles générations auront remplacé les anciennes qui sont d'un autre âge, les conflits s'apaiseront d'eux-mêmes : car il est certain que, tant dans les universités que dans les Eglises, on a les meilleures intentions, et que de part et d'autre on reconnaît la tâche qui leur incombe, celle de donner à l'Allemagne devenue une grande nation un protestantisme capable de lui servir d'âme et de cœur.

Entrons encore dans quelques détails. D'abord, un mot de la christologie. C'est à celle-ci que M. Goyau applique ses termes techniques de « croyants » et d' « incroyants ». A-t-il raison ? N'est-il pas là encore l'esclave du dogmatisme romain ? Il est vrai que l'étude de la personne du Christ a passé par diverses alternatives en Allemagne : d'un Luther à un Strauss, il y a une chute très grande. Mais le protestantisme a-t-il le droit de se faire inquisiteur, et doit-on ne voir qu'en mal les études, même critiques et négatives, faites sur la personne du Seigneur ? Nous sommes d'un autre avis. Nous voyons dans les études christologiques une partie du grand travail de la recherche de la vérité, travail qui est l'apanage du protestantisme ; et nous respectons quiconque y prend part avec sérieux et conviction. Le résultat de ce travail est du reste tout à son honneur. Le Christ a grandi et grandira encore pour le théologien allemand, et le moment n'est plus si éloigné où il sera de nouveau pour tout le protestantisme, comme il l'a été pour Luther, le seul Sauveur du monde. Les recherches que l'on aura faites sur son origine, sur sa divinité, sur son œuvre, n'auront contribué qu'à fortifier la foi et à ôter aux adversaires les moyens de l'ébranler.

M. Goyau est troublé aussi par l'aspect peu brillant des organisations ecclésiastiques allemandes. Ce « summeepiscopat » des princes, ces empiètements de l'Etat dans le domaine religieux, ces efforts des Eglises pour se donner une organisation plus démocratique, plus indépendante et représentative, le dérangent, et, lorsqu'il voit sévir un consistoire, il lui semble déjà que la chute de l'édifice est proche. Est-ce étonnant ? M. Goyau n'est-il pas l'enthousiaste admirateur du Vatican et n'est-il pas hanté par l'idée qu'une Eglise ne saurait exister sans la hiérarchie romaine ? L'organisation ecclésiastique alle-

mande à ses grands défauts, qui le nierait? Mais le protestantisme avait besoin de ces formes imparfaites, qui seules laissaient de l'espace à son plus fort auxiliaire, l'individualisme religieux. M. Goyau se méprend sur la puissance des consistoires et des princes qui exercent le « summepiscopat ». Le pasteur protestant n'est pas, comme le prêtre romain, enchaîné par les lois d'un code papal, il se meut librement et les conflits sérieux avec l'autorité ecclésiastique sont chose très rare. Luther l'a dit d'une manière un peu crue : « Un chacun qui sort du baptême est son propre évêque, pape et cardinal. » Les autorités ecclésiastiques allemandes jouent un rôle très secondaire dans les Eglises du protestantisme. Son centre de gravité se trouve chez le pasteur, pour lequel ses supérieurs ne sont souvent pas beaucoup plus que les administrateurs d'une société coopérative. Il est vrai qu'on se passionne beaucoup en Allemagne, comme du reste partout ailleurs, pour les questions de constitution ; mais, vues de plus haut, ces querelles sont de bien minime valeur et ne changent rien à ce fait que l'Eglise protestante n'est dans son essence qu'une multitude de paroisses ayant chacune son évêque. Quant à l'ingérence de l'Etat, elle a été souvent néfaste, mais non moins souvent aussi bienfaisante. Ces laïques, ces princes, ces ministres, s'occupant d'affaires d'Eglise, ont, en bien des occasions, montré plus de bon sens pratique que les théologiens montés sur leurs grands chevaux ; et, quoi qu'on dise de l'Union introduite par Frédéric-Guillaume III, elle a été pour le protestantisme une source de riches bénédictions, ne fût-ce que parce qu'elle a su prouver qu'une union dans l'Eglise est possible, quand on la veut bien.

Terminons donc ces développements en répétant que ce n'est pas dans la nature même du protestantisme qu'il faut chercher les entraves qui pourraient arrêter sa marche ascendante ; elles ne résident pas dans sa bonne volonté, dans ses doctrines ou dans son organisation. Les « évolutions » qu'il traverse actuellement et qui effraient M. Goyau, sont des évolutions saines et bienfaisantes, et les petits troubles qu'elles produisent sont, en face du travail général, d'une importance fort secondaire.

V. Si en Allemagne le peuple protestant et son Eglise sont exposés à des dangers, il faut les chercher autre part. Nous voulons en indiquer deux, qui nous paraissent plus graves que ceux qu'énumère M. Goyau. Ils sont l'un et l'autre en rapport intime avec la prospérité et les succès étonnants du nouvel empire. D'une part, c'est le besoin de jouissance toujours croissant de la population, besoin favorisé par l'augmentation prodigieuse de son aisance; d'autre part, c'est l'intensité de l'orgueil national excité par les victoires de 1870 et par les succès industriels et commerciaux. C'est de ce côté que le peuple allemand et même ses ecclésiastiques doivent être sur leurs gardes. On s'oublie facilement quand on est dans la joie; et la croix de Christ ne gagne pas en grandeur à être plaquée d'or et montée sur un piédestal. Sous ces influences, le protestantisme tend peut-être à prendre en Allemagne un caractère quelque peu superficiel, et à s'éloigner de cette austérité qui a fait la force des Eglises calvinistes de langue française. C'est en particulier l'éducation universitaire qui, à côté de ses immenses avantages, contribue bien souvent à faire dévier les mœurs et les pensées des ecclésiastiques vers une conception un peu mondaine du royaume de Dieu. La vie de plaisir qu'offrent les villes universitaires, et la continuelle préoccupation de voir grandir l'Allemagne qui hante les cerveaux de ceux pour lesquels le patriotisme est la seule religion, laissent souvent des traces trop profondes dans le cœur de la jeunesse, et l'on oublie la parole du Christ: « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données. »

Heureusement que la Providence a procuré les remèdes qu'il fallait pour contrebalancer ces tendances: sans parler des traitements relativement modiques des pasteurs, ce sont, d'une part, les attaques toujours plus menaçantes et plus perfides de Rome; d'autre part, les appels pressants adressés par les classes nécessiteuses à la charité chrétienne, et par les missions à la foi religieuse. Il y a là deux nouveaux domaines qui se sont ouverts aux Eglises, domaines qu'on ne connaissait pas il y a un siècle, mais que l'on commence à chérir et qui rendront au centuple en bénédictions spirituelles, ce qu'on leur aura donné en temps, en force et en biens terrestres. Nous ne pouvons énumérer ici ce que l'on a fait pen-

dant ces dernières années dans les missions intérieures et extérieures, termes par lesquels les Allemands désignent les deux grands champs d'activité que nous venons d'énoncer. Il faut s'adresser pour cela aux statistiques de l'œuvre des diaconesses, des maisons hospitalières (Herbergen zur Heimat), des colonies pour vagabonds (Arbeiterkolonien), des unions chrétiennes, des cercles chrétiens (Vereinshäuser), de l'œuvre des missionnaires urbains (Stadtmissionen) ; il faudrait parcourir l'immense littérature populaire destinée à rattacher les grandes masses à l'Eglise ; il faudrait lire les rapports des missions, notamment celui de Bâle, qui a un budget de plus d'un million par an et qui recueille principalement ses fonds chez les gens du peuple et dans la classe moyenne de l'Allemagne du Sud. Ce qui nous ôte toute crainte de voir disparaître le sérieux du sein du protestantisme allemand, ce sont avant tout ces nombreuses personnalités fortes, ces hommes de Dieu, pour employer le terme le plus juste, qui restent à leur poste et qui travaillent, sans jamais se fatiguer, au relèvement de leur peuple. Tant qu'un pays possède une élite pareille et nous pouvons le dire aussi nombreuse, il n'y a pas lieu de douter de son avenir.

Il se forme aussi des groupements en Allemagne. C'est un signe du temps. La presse protestante prend de l'extension ; les congrès, comme ceux de la mission intérieure, des œuvres sociales, etc., se multiplient ; les anciennes organisations, comme le « Gustave-Adolphe », la conférence d'Eisenach et d'autres encore, se fortifient, et la Ligue Evangélique (Evangelischer Bund), l'une des dernières créations, réussit de jour en jour davantage à réunir en un faisceau les forces les plus variées et les plus disparates en apparence.

Ici nous ajouterons une remarque. Le but de la Ligue Evangélique a été la défense des intérêts protestants contre les empiètements de Rome. Ces empiètements sont favorisés en partie par la politique de l'Empire, qui, pour des raisons d'ordre intérieur et d'expansion extérieure, croit avoir besoin de l'appui du puissant parti catholique allemand. Le protestantisme ressent continuellement les contre-coups souvent bien humiliants de cette politique, politique singulière d'un gouvernement protestant, faisant les affaires de Rome ! Mais, ici encore, Rome n'a pas lieu de trop se réjouir. Plus

le protestantisme est attaqué du dehors et délaissé par le bras séculier, plus il se fortifie; et si la Ligue Evangélique a bien raison d'être souvent mécontente de la manière d'agir de ses protecteurs protestants, il n'en est pas moins vrai que dans la manière bienveillante dont les gouvernements protestants traitent l'Eglise romaine, il y a la preuve palpable du fait indéniable que le protestantisme est par sa nature tolérant. Les gouvernements catholiques-romains ne pourraient agir ainsi.

Résumons, pour terminer, ce que nous avons expliqué. Nous opposons à la thèse de M. Goyau, qui voit le protestantisme se désagréger par suite d'une série d'antinomies irréductibles, cette autre thèse, que le protestantisme a fait depuis la Réforme un immense pas en avant. Il a approfondi et complété le travail scientifique commencé par les réformateurs; il a su conserver sa liberté et son individualisme; il n'a pas perdu la foi, quelque difficiles qu'aient été les moments que celle-ci a traversés, et il se rend compte de la tâche qu'il a à accomplir.

En outre, il nous semble que les deux groupes protestants les plus considérables du monde, les races allemandes et les races anglo-saxonnes, ont eu jusqu'à présent, dans l'économie divine, des tâches différentes à remplir. L'Angleterre, la reine des mers, a été le peuple de l'action; l'Allemagne, le pays des penseurs et de la recherche. Si l'Angleterre a préparé le monde pour les conquêtes du christianisme évangélique, l'Allemagne a forgé l'arme pour les parfaire. Ce qu'elle a réuni de science théologique dans ses bibliothèques, pendant les siècles passés, rendra un jour service au monde entier. Ne vient-on pas déjà aujourd'hui de toutes parts puiser à ses sources si abondantes et si claires? Mais ce que l'Angleterre a fait avec son énergie si puissante et l'Allemagne avec sa pensée si profonde, cela suffira-t-il pour le christianisme de l'avenir? Nous ne le croyons pas. L'ancienne Eglise, le catholicisme d'autrefois, contient aussi des éléments de vie en grand nombre. Son admirable organisation épiscopale, le dévouement et l'abandon complet de soi-même, qui est la base de cette organisation, ne sont-ils pas des trésors qui, revivifiés par la réforme, pourront apporter un troisième auxiliaire à

ceux qu'ont produits l'Allemagne et l'Angleterre? C'est là notre opinion personnelle. Nous croyons que le christianisme aura aussi besoin à l'avenir d'une organisation forte et d'un esprit de sacrifice à toute épreuve, comme celui que nous rencontrons auprès des grandes figures du catholicisme. Puisse le mouvement œcuménique que représente la *Revue internationale de théologie* former de plus en plus un lien entre les Eglises catholiques et le protestantisme, et contribuer pour sa part à réaliser cette dernière étape du règne de Dieu, où il n'y aura qu'un berger et qu'un troupeau, c'est-à-dire Christ et son Eglise.

Strasbourg.

F. HOFFET, pasteur,
Directeur du journal « Die Heimat. »
